Syndicalisme Palestinien.

Ils sont là, une petite douzaine, onze peut-être, sur la scène de cette salle du CICP.

Des hommes, des femmes, à parité.

Jeunes, moins jeunes, mais tous animés d’une force ce conviction qu’on rêve pour les syndicalistes d’not’ biau pays mais qu’on pense que ce n’est pas d’main la veille.

Qui sont, semble-il, on l’sent comme ça, plus préoccupés de leur image que du combat, d’la révolte, d’la révolution.

Alors qu’ils ne risquent pas leur vie tous les jours comme ces Palestiniens, syndicalistes ou non, politisés ou non.

La balle papillon vole à leur mort à chaque instant de leur existence et pourtant ils pensent aux autres, aux esclaves du capitalisme Israélien qui emploie des travailleurs palestiniens à moindre coût et qui ne peuvent pas protester, faire la grève ou manifester. Que leur survie, celle de leur famille dépend du bon vouloir de l’autorité Israélienne qu’on sait si tolérante à l’égard des indiens des réserves palestiniennes.

Et ils sont là les syndicalistes de c’pays martyr.

Ils portent, au delà des frontières de leurs réserves, l’espoir ou l’espérance du monde des enfermés, vivants dans les barbelés, les check points, entre des rangées de soldats surarmés, de blindés, d’autos mitrailleuses, de bombardiers, de gaz et d’explosifs de toutes sortes.

Ils n’ont aucun statut particulier, les prisonniers en ont ils ?

Eux encore moins que dans le monde alentour, sauf dans les dictatures des états du golf ou Russes, chinoises ou d’Amérique du nord, du Sud…

La liste est non exhaustive.

Pourtant ils font leur boulot de syndicalistes.

Qu’on s’demande bien comment.

Quand on n’a aucun droit et eux moins que quiconque.

Pourtant quand on les écoute, qu’on les regarde, sérieux, calmes, attentifs…

Filles, femmes et garçons.

Un, le plus âgé qu’on dirait, s’exprime d’une belle voix claire et qui porte. La traduction ne laisse aucun doute sur son engagement. Le premier à s’exprimer et le ton est donné.

Quand les autres racontent, il écoute avec beaucoup d’attention, il prend des notes.

Une infirmière s’exprime sur son vécu dans un hôpital de Jérusalem.

Les femmes enceintes qu’on ne laisse pas passer en priorité aux barrages de l’armée Israélienne, le plus morale du monde.

Ainsi des bébés naissent dehors, sans soins ni sage femme, ni médecin et certain meurent fautes d’accoucheuses et de médicaments.

Elles peuvent et leur bébé aussi décéder lorsqu’elles arrivent par miracle dans un hôpital comme celui où travaille cette sage femme.

Syndicaliste.

Et un jeune qui se lance dans la culture du champignon.

Qui n’est pas sûr qu’on ne lui interdise pas d’exercer à tous moments.

Entre deux bombardements, sa maison détruite ou l’emprisonnement.

Ça vous dit d’échanger votre vie d’auto entrepreneur (même si c’est une arnaque) contre celle de ce jeune homme qui a le malheur de vivre dans un pays occupé.

Ainsi de tous les témoignages que vous allez écouter dans cet enregistrement que nous avons effectué ce soit là au CICP.

Difficile d’écouter sans retenir son émotion.

Et une sourde fatigue qui arrondie les épaules.

Qu’on se ratatine sur sa chaise.

Qu’on voudrait bien s’tirer dehors, respirer l’air pollué d’Paris.

Qu’on retrouvera presque trop oxygéné.

Après cette rencontre avec une petite douzaine de Palestiniennes, palestiniens syndicalistes dans un pays opprimé par 70 ans de colonisation qui riment avec oppression, meurtres, prison, destruction de maisons de villages et que l’histoire évoquera en citant l’enferment de 2 millions de Gazaouis entre des barbelés, tirés comme des lapins par des snipers, le ciel bourdonnant de drones et d’bombardiers et la mer fermée aux baigneurs et aux pêcheurs.